Isabelle Massieu : Une Française en Birmanie. 1898-1899

Valérie Boulain

▶ **To cite this version:**

Valérie Boulain. Isabelle Massieu : Une Française en Birmanie. 1898-1899. Revue historique de l'océan Indien, 2011, France/Grande-Bretagne dans l'océan Indien (XVIIe-XXIe siècles). De la rivalité à l'alliance, 07, pp.163-170. hal-03419160

HAL Id: hal-03419160
https://hal.univ-reunion.fr/hal-03419160

Submitted on 8 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Isabelle Massieu : Une Française en Birmanie. 1898-1899

Valérie Boulain
Université de La Réunion
CRESOI – EA 12

De retour d'un périple en solitaire en Indochine, Birmanie et Laos en 1896-1897, la célèbre exploratrice française Isabelle Massieu déclare : « À l'œuvre si bien entendue des Anglais [dans les colonies] il manque une chose (…) Il y manque l'amour. L'Anglais n'aime pas l'indigène. Il le méprise souvent et le dédaigne toujours »[449]. L'irruption de l'amour dans la gestion des affaires coloniales, voilà qui doit faire sourire dans la jungle birmane, le soir au bivouac, les soldats endurcis, les ingénieurs des chemins de fer ou du télégraphe. Point de vue autorisé de femme, de mère et d'épouse, l'irruption de l'amour comme agent de la conquête coloniale marque cependant, selon nous, l'entrée des femmes françaises dans le débat colonial. Car l'exploratrice française, spécialiste de l'intime par sa nature prétendument toute féminine, devient désormais mandatée par la politique pour pénétrer dans l'intimité du foyer indigène, participant ainsi à la suprématie française dans les nouvelles colonies. Nous avons choisi de nous arrêter sur cette intrusion des femmes dans la rivalité coloniale franco-anglaise dans l'océan Indien. Pour ce faire, nous placerons notre lorgnette en Birmanie au moment où, au tournant des XIX^{e} et XX^{e} siècles, se joue, dans cette région du monde, une manche décisive dans la « course aux clochers » que se livrent Anglais et Français pour de nouvelles possessions au Yunnan et dans les provinces du sud-ouest de la Chine.

1. Les guerres anglo-birmanes

Au moment où Isabelle Massieu pose comme enjeu majeur de la prochaine réussite française en Extrême Orient la capacité que la France aura ou non de se faire aimer des peuples indigènes, l'Angleterre vient de concrétiser en Birmanie une annexion réalisée par étapes en près de 70 ans, et ponctuée par trois conflits décisifs. La première étape de cette implantation a lieu le 24 février 1826, par la signature du traité de Yandabo. Ce traité, signé entre la Compagnie anglaise des Indes Orientales et le roi Bagyidaw de Birmanie, marque l'enracinement des Anglais sur des territoires de l'Assam, de l'Arakan et du Tenasserim, de Manipur et de Rangoon. Le traité signé fixe une indemnité d'un million de roupies à verser aux Anglais, un accord de commerce, l'interdiction à la Birmanie de se mêler dorénavant des affaires de l'Assam, du Manipur et du Catchar, et, enfin, l'autorisation de résidence

449 Isabelle Massieu, *Comment j'ai parcouru l'Indo-Chine. Birmanie, Etats Shans, Siam, Tonkin, Laos,* Paris, Editions Plon-Nourrit et Cie, 1901, p. 198.

permanente d'un agent anglais dans la capitale. Le major Burney prendra ainsi ses fonctions en 1830 à Amarapoura.

Après cette première victoire anglaise qui met fin aux volontés hégémoniques du Royaume d'Ava sur les territoires de l'Assam, du Bengale et du Siam, émergent parallèlement les germes d'un nouveau conflit pour la maitrise des ports et des accès à la mer.

En 1851, prétextant le racket des commerçants britanniques à Rangoon, Lord Dalhousie, gouverneur général des Indes, envoie le commodore Lambert rétablir l'ordre. La saisie, en compensation financière, d'un navire appartenant au roi birman, met le feu aux poudres et déclenche le second conflit armé anglo-birman. Celui-ci va se traduire par l'annexion de la Basse Birmanie au Radjh britannique des Indes, le 20 décembre 1852. La perte des débouchés maritimes, la prise du delta de l'Irrawaddy par le général Godwin en moins de cinq mois, mettent de facto le royaume d'Ava sous la mainmise économique de la Compagnie des Indes Orientales. Celle-ci régente désormais le commerce extérieur et impose les prix de ses produits en provenance d'Inde et d'Angleterre à l'intérieur du pays. Le roi birman, Thibaw, replié dans sa nouvelle capitale de Mandalay, tente, dès lors, de se rapprocher diplomatiquement et commercialement de la France et de l'Italie. Car la cour birmane entretient, à l'époque, des rapports plus que cordiaux avec ceux qu'elle nomme « les hauts talons », c'est à dire les Français. Quelques-uns d'entre eux se sont d'ailleurs construit une situation auprès du roi Thibaw. Par ailleurs, comme certains des plus hauts dignitaires birmans de l'époque maitrisent la langue française, les échanges diplomatiques s'en trouvent facilités entre les deux nations. Signe de cette volonté de rapprochement franco-birman, le roi n'hésite pas à proposer des facilités aux voyageurs français pour leur installation en Haute Birmanie. Le comte Mahé de la Bourdonnais, ingénieur explorateur, qui parcourt en 1881 la Birmanie pour y superviser la construction des lignes télégraphiques, se voit ainsi offrir une habitation, 800 roupies d'appointements, une femme et un cheval[450] choisi dans les propres écuries du roi, pour inciter l'explorateur à s'établir définitivement à Mandalay. Mais Mahé de la Bourdonnais n'est pas dupe, il écrit ainsi, dès son retour en France un an plus tard : « Qu'il prenne garde cependant, le roi Thibau. L'Angleterre n'a pas besoin de bons prétextes pour s'immiscer dans ses affaires. Déjà, à propos des massacres de Mandalay, elle a protesté au nom de l'humanité. Angleterre, humanité, deux mots qui hurlent de se voir accouplés ! L'Angleterre humaine ! Elle risque de répandre le choléra dans l'Europe entière afin de n'imposer aucun retard à ses provenances d'Indes ! Plus que jamais, elle a besoin de s'avancer vers les provinces sud-occidentales de la Chine, elle suit d'un œil jaloux nos progrès en Cochinchine, elle s'oppose indirectement à notre établissement au Tonkin, route la plus directe et la plus rapide du Yunnan, est-ce donc bien prudent au

450 Mahé de la Bourdonnais, *Un français en Birmanie. Voyages et travaux,* Paris, Edition P. Ollendorff, 1884, p. 178.

roi Thibau de nous envoyer une ambassade solennelle pour se tourner vers la France et essayer de nouer avec nous des relations commerciales ? »[451].

Selon l'ingénieur Mahé de la Bourdonnais, nul doute que l'établissement du protectorat français sur l'Annam et le Tonkin, que les tensions récentes de la France avec la cour de Hué et le projet du percement de l'isthme de Kra, soient à l'origine du regain de tensions dans la région. Opinion que reprend, quelques années plus tard, l'exploratrice Isabelle Massieu, lorsqu'elle analyse les motifs qui ont conduit la Birmanie dans l'escarcelle anglaise. En effet, selon elle, les massacres d'une partie de la famille royale par le roi Thibaw, les désordres sur la frontière anglo-birmane, l'amende infligée par le roi à la *Bombay Burmah Trading Corporation* pour avoir fraudé sur la quantité des exportations de bois de teck soumis à l'impôt, l'envoi surtout d'un ambassadeur francophile, l'ambassadeur Thangyet-Mandaur (ancien élève du lycée Charlemagne et de l'école des Mines) à Paris pour la négociation d'un traité d'amitié et de commerce avec la France, ont accéléré et provoqué l'invasion anglaise de la Haute Birmanie.

Le 10 novembre 1885, une centaine de soldats anglais, menés par le général Pendergast, marchent sur Mandalay. Dix-huit jours après, l'antique royaume d'Ava n'existe plus, sa capitale est occupée par les troupes anglaises et son dernier roi, le roi Thibaw, est envoyé prisonnier à Rangoon avant l'exil à vie à Ratnagiri, une ville de bord de mer, proche de Bombay. L'annexion de la Birmanie devient alors, pour certains observateurs, le grenier de l'Inde par ses richesses naturelles (bois, pierres précieuses, métaux…).

2. Une Française en Indochine

En 1896 et 1897, soit dix ans après l'annexion de la Birmanie à l'Angleterre, Isabelle Massieu entreprend un voyage touristique et d'étude dans le pays. Les Britanniques se sont appliqués, depuis l'annexion, à pacifier la région, en éradiquant notamment les troupes Dacoïts (composées d'anciens militaires birmans, de l'ancienne noblesse et de nationalistes, mi-bandits, mi-fanatiques religieux), mais aussi en tentant d'étouffer des mouvements insurrectionnels localisés. Lorsqu'Isabelle Massieu débarque à Rangoon, elle vient de parcourir la vallée du Néman, Bangok et Singapour.

La voyageuse est alors âgée de cinquante deux ans. Elle est veuve d'un avocat, membre conseil de l'ordre de Caen. Après le décès de son mari avec lequel elle avait visité le Maghreb, la Tripolitaine, l'Egypte et le Liban, elle entreprend de donner un nouveau sens à sa vie en autofinançant désormais des missions d'études pour l'instruction publique. C'est donc munie d'un ordre de mission gratuite, délivré par le biais du ministre de l'instruction publique, M. Rambaud, qu'Isabelle Massieu part pour l'Asie

451 *Ibid.*, p. 185-186.

afin d'y étudier l'organisation pédagogique de l'enseignement primaire dans les écoles des pays de l'Orient et de l'Asie[452].

À ses frais donc, sous les tutelles bienveillantes du ministre, des sociétés de géographie et des sociétés coloniales, elle entreprend ce long périple dont elle tirera à son retour de nombreuses conférences et un livre intitulé *Comment j'ai parcouru l'Indochine,* paru chez Plon en 1901. Elle tente alors, dans ces interventions publiques, d'apporter un éclairage critique et comparatif des deux organisations coloniales françaises et anglaises en Extrême Orient. À titre d'illustration, on peut lire la conférence qu'elle a réalisée le 23 octobre 1898 à la Société Normande de Géographie intitulée : « Les Anglais en Birmanie »[453]. Dès l'entrée du port de Rangoon, sur le pont du bateau, l'exploratrice est frappée par une évidence : « Si Saïgon peut être déclarée comme la plus belle ville européenne de tout l'Extrême Orient [marques esthétiques et culturelles qui fondent la suprématie de la France], Rangoon lui reprend cette première place si l'on envisage le seul point de vue économique »[454].

Il y aurait donc, d'un côté, l'efficacité, la rentabilité de l'exploitation coloniale anglaise, opposées au savoir vivre, aux valeurs de l'humanisme et de la culture française aux colonies. Durant trois mois, c'est sous l'hospitalité et grâce à l'assistance logistique et administrative des autorités anglaises que l'exploratrice française va parcourir la Birmanie dans des conditions qu'elle juge confortables. Pour se déplacer, elle utilise les lignes de chemin de fer construites par les Anglais, les bateaux à vapeur qui sillonnent l'Irrawaddy, se fait accompagner de fonctionnaires anglais pour ses visites en toute sécurité et loge dans les bungalows construits par ces derniers. Elle déclare alors : « Les terribles rivaux en Orient se révèlent les hôtes les plus parfaits qu'un voyageur puisse rêver ».

Cet échange de bons procédés entre gens civilisés est, selon Isabelle Massieu, illustré par la coopération décisive que vient d'apporter le gouvernement français au gouvernement anglais en arrêtant à Laï-Chaw, Myngoon, l'héritier légitime de la couronne birmane, stoppant ainsi toute insurrection. Cette association des deux nations rivales s'était aussi manifestée un an plus tôt à la frontière de la Chine et de la Birmanie, lors d'une mission conduite par Pavie[455], de juin 1894 à mars 1895, pour l'exploration des voies fluviales du Mékong, afin de trouver une porte d'accès vers le Tonkin.

---

452 M. E. Antoine, *Inventaire des papiers de la division des sciences et lettres du ministère de l'instruction publique et des services qui en sont issus*, sous-série F17-17278, tome II, Paris, Archives Nationales, 1981, p. 470.

453 Isabelle Massieu, « Les Anglais en Birmanie », *Bulletin de la Société Normande de Géographie, 2e cahier de 1899,* Rouen, Imprimerie E. Cagniard, 1899, 14 p.

454 Isabelle Massieu, *Comment j'ai parcouru l'Indo-Chine. Birmanie, Etats Shans, Siam, Tonkin, Laos, op. cit.*, p. 100.

455 Pierre Lefévre-Pontalis, *Mission Pavie. Indo-Chine 1879-1895. Géographie et voyages, t. 5,* Paris, Edition Ernest Leroux, 1902 ; Auguste Pavie, *Mission Pavie. Indo-Chine 1879-1895. Géographie et voyages, t. 6,* Paris, Edition Ernest Leroux, 1911.

Bien que rivaux, il semble y avoir sur le terrain une coopération de « *gentlemen* », entre les deux nations européennes dans la course coloniale et commerciale vers la Chine du sud. Isabelle Massieu profite donc, pour sa mission d'étude, de la logistique anglaise, tout en affirmant dans ses écrits son engagement pour la suprématie coloniale française : « Une nouvelle ligne de chemin de fer qui vise directement le Yunnan est actuellement en construction (...) Les efforts de l'administration anglaise ont été couronnés de succès, car dès maintenant, des courants commerciaux sont établis entre la Chine méridionale et Bhamo, et j'ai vu sur les rives de l'Irrawaddy des caravanes de 400 à 500 mulets, venant de Chine, avec des marchandises considérables prêtes à être embarquées pour Rangoon et L'Europe. Et si nous n'y prenons garde, les Anglais de Birmanie pourraient nous devancer et conquérir économiquement la Chine du sud avant que nous ayons outillé comme il convient notre Tonkin »[456].

Bien que critique quant à l'humanisme défaillant des Anglais aux colonies, l'exploratrice se montre aussi élogieuse et admirative de l'organisation administrative et économique du pays. Elle invite d'ailleurs les politiques françaises à s'inspirer du modèle anglais, notamment dans la formation, l'éducation de ses troupes coloniales.

En effet, il semble, selon la voyageuse, que les Anglais aient obtenu en Birmanie un maximum d'effets utiles avec un minimum de personnels. Ainsi, 650 fonctionnaires anglais (incluant membres du clergé, instituteurs, agents des travaux publics, de police, de la poste et du télégraphe) gèrent 11 millions de Birmans. Alors qu'au même moment, dans une région voisine, 3 426 fonctionnaires français sont mobilisés pour gérer 20 millions d'indigènes indochinois.

Cette différence serait imputable, selon l'observatrice, au système d'éducation et de rémunération du colonial français et anglais. Car, de fait, grâce à un système d'appointements plus élevés, une durée de congé plus importante et des cotisations de retraite avantageuses, la carrière coloniale attirerait l'élite masculine anglaise. En spécialiste de l'instruction publique, l'exploratrice diagnostique la nécessaire réorganisation et professionnalisation des troupes coloniales françaises pour rivaliser avec les Anglais.

Selon Isabelle Massieu, c'est sur le terrain de l'éducation que se jouera la suprématie en Extrême Orient. Car si le gouvernement anglais met l'accent sur la formation de ses fonctionnaires, il semble négliger ce qui fonde pourtant la pérennité de toute entreprise coloniale : le rapprochement par l'éducation du peuple colonisé. Selon l'exploratrice, toute médaille a son revers, et le revers de leur colonisation si méthodique, est le caractère et la hauteur britanniques[457]. Elle questionne ainsi ouvertement la propension de

456 Isabelle Massieu, *Les Anglais en Birmanie, op. cit.*, p. 13.
457 Isabelle Massieu, *Comment j'ai parcouru l'Indochine, op. cit.*, p. 138.

ses hôtes à rendre le peuple birman heureux. Elle écrit : « La conquête a-t-elle fait le bonheur des Birmans ? Un Anglais arrivé dans ce pays avant l'annexion me disait que la Birmanie était plus heureuse sous ses rois (...) C'est toujours la vieille histoire du peuple conquérant qui prétend apporter au vaincu tous les bonheurs et toutes les gloires dans les usages d'une civilisation qu'on était loin de lui demander (...) Les Anglais ont, de tous côtés, fait des routes pour leurs voitures et placé des lanternes pour la nuit, et le Birman, qui se lève au chant du coq et se couche à la nuit, doit payer ces routes et ces lanternes indispensables à la vie anglaise »[458].

Selon l'exploratrice experte, mandatée par l'instruction publique, il y a là une opportunité à saisir, car les Anglais semblent négliger l'éducation des Birmans et notamment des jeunes filles. La « *respectability* » des Anglais semble s'arrêter aux portes des écoles et des foyers indigènes. Cette assertion de négligence anglaise en matière d'éducation semble pourtant contredite par Mahé de la Bourdonnais lorsqu'il enregistre le nombre d'enfants scolarisés dans des écoles inspectées et du gouvernement. En 1871, avant l'annexion de la Haute Birmanie, 2456 enfants étaient scolarisée selon l'ingénieur, 10 ans plus tard, en 1881, ils sont 85 930.

Fervente catholique, Isabelle Massieu croit particulièrement au rôle des missionnaires français auprès des indigènes. Elle confie aux lecteurs son attachement pour un vieux missionnaire français des missions étrangères depuis trente ans en Birmanie : « Il est le père et l'âme de toute cette tribu qu'il aime et qui l'aime »[459], et pour le sacrifice d'une paysanne bretonne, Anna Jégu, dévouée à l'hôpital de la Mission. Il existe alors en Birmanie trois évêchés catholiques qui appartiennent à la société des missions étrangères de Paris. L'un est situé en Birmanie méridionale, dont le siège est situé à Rangoon, le second en Birmanie septentrionale dont le siège est à Mandalay et le dernier en Birmanie orientale est confié à la mission italienne. Selon l'exploratrice, les écoles tenues par l'enseignement confessionnel catholique reçoivent de la part des autorités anglaises les mêmes faveurs que celles de confession protestante. Le gouvernement anglais, conscient de la qualité de l'éducation catholique des missionnaires français, offrirait ainsi, outre le terrain, la moitié des dépenses de construction de ces écoles confessionnelles. Car, toujours selon Isabelle Massieu, les écoles des missionnaires chrétiens et des religieuses françaises accueillent tous les enfants de la population européenne présente dans la région. Les enfants y seraient mieux éduqués que dans les écoles protestantes. Elle rapporte ainsi les propos du lieutenant gouverneur de Birmanie, protestant convaincu, parlant du zèle et du dévouement de missionnaires français : « Si l'Angleterre possédait de tels apôtres, le monde lui appartiendrait »[460].

---

458 *Ibid.*, p. 128.
459 *Ibid.*, p. 99.
460 *Ibid.*, p. 151.

Conclusion

C'est donc sur le terrain de la foi, de la charité, de l'amour de l'autre, que l'exploratrice française entend prouver la supériorité française sur les Anglais. La femme française, dans un prolongement de sa mission philanthropique auprès des pauvres, des déshérités, a donc un rôle de première importance à jouer dans les colonies.

En France métropolitaine, au même moment, en mars 1896, une autre voyageuse exploratrice, Mme J. Lefébure-Fortel, dans une série de conférences intitulées : « Les bienfaits que peuvent apporter les femmes françaises dans les nouvelles colonies » exhorte, elle aussi, la femme française catholique à combattre les « Mistresses anglicanes et protestantes » qui tentent de s'implanter à Madagascar. Elle déclare : « Si les Françaises ne se dévouaient point à cette tâche, la place serait vite prise par les Anglaises, qui elles, n'hésitent point devant les longs voyages pour s'implanter chez nous (...) La France est catholique. Si vous laissez nos colons épouser des protestantes, vous savez bien que leurs enfants seront protestants. Ne ferez-vous rien pour empêcher cela ! Vous qui donnez tant pour les bonnes œuvres, ne donnerez-vous pas un peu de vous-même pour défendre la religion de la France ? (...) Mais songez-y bien, mesdames, l'avenir de la France dans nos colonies est entre vos mains »[461].

L'enjeu est double, il s'agit de combattre l'influence anglicane et protestante dans les nouvelles colonies et d'éviter les mariages de ces filles de pasteurs anglais avec les officiers français, fleuron de la nation. Car désormais, la femme française éduquée peut trouver aux colonies le mari qui lui fait défaut en France, faute de dot. Ce faisant, épouse dévouée de colon, la Française contribuera à faire reculer les fléaux principaux des colonies : les mariages mixtes et leur ribambelle d'enfants métis mal éduqués.

Il semble désormais que la Française soit mise à contribution dans les colonies en adoptant un rôle taillé sur mesure pour sa nature féminine en matière de religion, éducation, maternité. Enfin, cette intrusion des femmes dans la rivalité coloniale franco-anglaise s'officialisera, le 12 janvier 1897, avec la création par l'Union Coloniale Française de la « Société Française d'Emigration des Femmes », censée concurrencer la « *Colonial Emigration Society de Manchester* » ou de Leeds. Cette bataille engagée par les Européens pour soustraire les enfants birmans aux pouvoirs des moines bouddhistes qui jusque là assuraient leur alphabétisation et leur éducation spirituelle échouera en grande partie dès 1923.

La Grande-Bretagne devra accorder sous la pression des moines bouddhistes, en lutte pour la liberté, la direction de certains ministères :

---

461 J. Lefébure-Fortel, *Conférences sur les bienfaits que peuvent apporter les femmes françaises dans nos nouvelles colonies*, Rouen, Imprimerie de Léon Brière, mars 1896, p. 12-14.

l'instruction publique et la santé seront de nouveau confiées à l'autorité des Birmans.

Valérie Boulain est Docteure en Histoire contemporaine
valerie.boulain@laposte.net